

Jeudi 8 février : groupe Lectures Jorge Luis Borges

Jorge Francisco Isidoro Luis Borges Acevedo naît le 24 août 1899 à Buenos Aires. Dans son Essai d'autobiographie (1970), Borges remonte la généalogie de sa famille, jusqu'à un très lointain XVI^e s. : « Les Irala, les Garay, les Cabrera et tous ces autres conquistadors espagnols qui ont fondé villes et nations. Jamais je n'y ai songé... Je suis très ignorant de leur vie (...) J'ai donc des deux côtés de ma famille des ancêtres guerriers ; cela peut expliquer mes rêves de destinée épique que les dieux m'ont refusée, sagement sans doute. »

Son père est avocat, d'ascendance anglaise par sa mère et s'intéresse avant tout à la littérature - Shelley, Keats, Swinburne pour la poésie, Hume, William James ou Berkeley pour la philosophie, Burton pour l'ethnologie et le dépaysement, entre autres. Il est son premier maître de littérature : « C'est lui qui me révéla le sens et la portée de la poésie - le fait que les mots ne sont pas seulement un moyen de communication mais aussi un symbole magique - et de la musique. Quand je récite maintenant des poèmes en anglais, ma mère me dit que j'ai ses mêmes intonations. » Quant au nom de Borges, il vient d'ancêtres portugais et signifie « bourgeois ». Ses premiers souvenirs sont « le lent et boueux fleuve de la Plata », à Montevideo où il est en vacances.

Que fait Borges enfant ? Il lit. Et d'énumérer tous les grands classiques anglo-saxons de l'évasion, dévorés derrière les grands murs clos : Mark Twain, Stevenson, Wells, Hawthorne, Dickens, Jack London, Poe, Lewis Carroll, les Mille et une nuits dans la traduction provocatrice de Burton et Don Quichotte - en anglais. À six ans, il déclare solennellement à sa famille : « Je veux devenir écrivain. Il vit, il n'existe que dans la bibliothèque - le lieu magique qui régit toute sa vie et son imaginaire : « J'ai grandi dans un jardin, derrière une grille à fers de lance, et dans une bibliothèque aux livres anglais illimités ». (

Le (très) jeune Borges, si myope que l'on craint déjà pour lui les affres de la cécité, malédiction familiale, compose - en anglais, puisque sa gouvernante l'a élevé dans cette langue - un manuel de mythologie et, en espagnol archaïsant, « une histoire assez farfelue, écrite à la manière de Cervantès - un roman de chevalerie démodé, intitulé la Visière fatale ». Il a sept ans et souffre de savoir qu'il ne sera jamais soldat, à cause de sa vue : « j'ai de très bonne heure eu honte d'être quelqu'un n'aimant que les livres au lieu d'être un homme d'action. Pendant toute mon adolescence, j'ai pensé que c'était une injustice que l'on m'aimât. Je ne méritais pas que l'on m'aimât, d'aucune façon, et je me souviens que le jour de mon anniversaire me remplissait de confusion, parce que tout le monde me comblait de cadeaux et que je pensais n'avoir rien fait pour les mériter et être une sorte d'imposteur. Ce n'est qu'à trente ans passés que j'ai surmonté cette impression » (Essai d'autobiographie).

Ce n'est qu'à partir de 1908, il a 9 ans, qu'il va en classe - sans enthousiasme : « Comme je portais des lunettes, un col dur et une cravate, j'étais en butte aux railleries et brimades de la plupart de mes camarades qui étaient tous de la graine de voyous. » Cette même année, il traduit le Prince heureux, d'Oscar Wilde - une traduction si belle que le journal El País la publie et que tout le monde l'attribue à Borges père, qui se prénomme également Jorge.

La famille va passer ses vacances à Adrogué (« ce labyrinthe perdu et tranquille de propriétés, de places et de rues qui convergeaient et divergeaient »), dans une grande propriété de style néocolonial, et Borges découvre la Pampa, les gauchos, le fleuve, l'odeur des eucalyptus.

Premier séjour en Europe

Au début de 1914, peut-être pour que Borges père puisse faire soigner sa vue déclinante par de vrais spécialistes, toute la famille a la bonne et malencontreuse idée de partir pour l'Europe - Londres, Cambridge, Paris, Genève enfin, où, coincée par les événements, elle séjourne jusqu'à la

fin des hostilités, sans grandes difficultés (le peso argentin est alors une monnaie plus forte que les monnaies européennes). Borges apprend le français – par la littérature (Daudet, Hugo, Rémy de Gourmont et Zola) et cultive la nostalgie argentine à travers les livres de la bibliothèque familiale. À seize ans, la seule réalité qui le touche est celle des livres. Lisant "Crime et Châtiment", il note : « Ce roman dont les héros étaient une prostituée et un assassin me semblait bien plus redoutable encore que la guerre qui nous environnait. » Il découvre Carlyle et Chesterton, Rimbaud. Pour améliorer encore son allemand, il lit Richter, qu'il n'aime pas, les expressionnistes, qu'il pense supérieurs à tous les « -ismes » de l'époque, et Schopenhauer, le plus grand des philosophes, pour lui. L'histoire de Borges, c'est d'abord l'histoire de ses lectures : « Ma mémoire est décidément trop bonne pour que je sois un penseur personnel », plaisantait-il.

Voilà Borges bachelier, qui demande pour cadeau d'anniversaire une encyclopédie allemande. Longtemps il sera un grand lecteur d'encyclopédies, lues avec méthode. Il a déjà écrit des sonnets en anglais et en français, avant de réaliser qu'il était « voué à l'espagnol, irrémédiablement ». La famille Borges séjourne à Lugano, puis en Espagne, à Barcelone et à Palma – parce qu'il n'y a pas de touristes.

Installé à Séville, il rejoint les « ultraïstes » de la revue *Grecia* qui « se proposait de renouveler la littérature, une branche des arts dont ils n'avaient pas la moindre idée ». Il y publie un « Hymne à la mer ». Les réunions du Café colonial sont le prétexte à des joutes rhétoriques débridées. Borges collabore alors à la plupart des revues d'avant-garde espagnoles, *Grecia*, *Cervantes*, *Reflector*, *Baleares*, *Ultra*, *Tableros*, *Cosmópolis*. Sa sœur Norah illustre brillamment cette épopée ultraïste, qui s'ouvre alors à l'Europe et multiplie les contacts avec Tzara et le dadaïsme.

En mars 1921, Borges rentre en Argentine. Installé à Buenos Aires, qu'il redécouvre, il a pour la première fois l'idée d'écrire un roman fantastique en collaboration (avec Macedonio Fernández, sur la tombe duquel il dira, en 1952 : « L'un des grands bonheurs de ma vie, c'est d'avoir été l'ami de Macedonio et de l'avoir vu vivre »). Il lance la revue murale *Prisma*, qui n'aura que deux numéros, puis *Proa*, qui en aura trois.

Borges poète

"*Ferveur de Buenos Aires*" paraît alors que Borges est de retour en Europe (selon un parcours déjà éprouvé, Angleterre, France, Suisse, Espagne), et lui vaut d'être cité l'année suivante dans la revue de Marinetti, *Futurisme*. Préfaçant son recueil en 1969, Borges écrit, après avoir noté que le jeune homme de 1923 et le « correcteur » de 1969 étaient un seul homme La critique est divisée : « Pour les uns je suis un classique rusé et pour les autres un vertigineux ultraïste... ».

De retour en Argentine, Borges se rend chaque soir à la Bibliothèque nationale et y explore l'*Encyclopaedia Britannica* avec méthode, apprenant tout sur tout. Borges collabore activement au journal *La Prensa*, et prépare son étude sur la Langue des Argentins (1928), où il analyse particulièrement le lunfardo, l'argot de la rue. Suit en 1929 le premier recueil dont Borges mature sauvera quelque chose, le *Cahier San Martín* :

Borges prosateur

Borges reçoit le premier des nombreux prix qui jalonnèrent sa carrière, et, avec son montant, s'offre l'*Encyclopaedia Universalis*. L'année suivante, Victoria Ocampo fonde la revue « *Sur* », dont Borges sera l'un des principaux collaborateurs. Il y rencontre le tout jeune Adolfo Bioy Casares. Mais, pudeur ou dédoublement, il signe son premier conte (« *Hommes des faubourgs* »),

plus tard « *l'Homme au coin du mur rose* ») du nom, emprunté à sa parentèle, de Francisco Bustos.

Il fréquente Drieu la Rochelle, de passage à Buenos Aires. Drieu, de retour en France, fait sur Borges un long article élogieux dans *l'Intransigeant*.

En 1936 paraît *Histoire de l'éternité*, recueil d'articles. Borges est aussi traducteur - de Gide (*Perséphone*), de Virginia Woolf (*Orlando*), de Michaux (*Un barbare en Asie*), de Kafka (*la Métamorphose*). Pour la première fois, en 1937, il exerce une activité rémunérée comme assistant dans une bibliothèque d'un quartier pauvre de Buenos Aires : « Par une ironie du sort, j'étais alors un écrivain assez connu - sauf à la bibliothèque. Je me souviens qu'un de mes collègues releva un jour dans une encyclopédie le nom de Jorge Luis Borges, ce qui le fit s'étonner de l'identité de nos noms et de nos dates de naissance.

1938 est l'année de la mort de son père, et d'un accident qui dégénère en septicémie et le fait délirer trois semaines, il craint d'avoir des facultés intellectuelles.

Pour la première fois en 1939, un texte de Borges (« *l'Approche du caché* ») est traduit en français - au moment où la vue de Borges baisse considérablement.

La guerre éclate, la position de Borges est dénuée d'ambiguïté : « Il est possible qu'une déroute allemande soit la ruine de l'Allemagne ; il est indiscutable que sa victoire serait la ruine et l'avitissement de l'univers. » Avec Silvina Ocampo et Bioy Casares (Borges a été leur témoin de mariage, et lui vient de publier sa célébrité *Invention de Morel*), Borges publie une *Anthologie de la littérature fantastique* (1940), puis une *Anthologie de la poésie argentine* (1942). Avec Bioy Casares, il crée l'auteur-personnage Bustos Domecq, héros-narrateur de parodies policières. Borges rassemble, en les remaniant, ses *Poèmes* (1943), traduit Melville (*Bartleby*) et publie « *Fictions* » (1944). L'année suivante, à l'enquête de la revue *Latitud* « Pourquoi écrivez-vous ? », il répond : « Il n'est pas pour moi d'autre destin. »

Avec la même logique qui lui faisait haïr Hitler, Borges devient l'ennemi déclaré du péronisme : « La situation en Argentine est très grave, écrit-il en 1945, si grave qu'un grand nombre d'Argentins sont en train de devenir nazis sans s'en rendre compte. » Perón (que Borges appelle l'Innommable) arrive au pouvoir (24 février 1946). Les dictateurs ont bonne mémoire : il destitue Borges de son emploi de bibliothécaire et le nomme, par dérision, inspecteur des volailles et des lapins au marché public de la rue Córdoba.

Borges est élu président de la Société argentine des écrivains, l'un des rares îlots de résistance à Perón (1950), et, grand amateur de sagas, il travaille sur les *Anciennes Littératures germaniques* (1951). Il devient progressivement aveugle : « Ma cécité avait progressé graduellement depuis mon enfance. C'était comme un lent crépuscule d'été. Il n'y avait rien là de particulièrement dramatique. » Sa mère, avec laquelle il vit, lui sert de plus en plus de lectrice et de secrétaire. À la chute de Perón (septembre 1955), il est nommé à la direction de la Bibliothèque nationale - aveugle comme ses deux prédécesseurs à ce poste.

C'est seulement dans les années 1950 que Borges est découvert par la critique internationale. L'écrivain Roger Caillois, qui avait proposé des nouvelles de lui en octobre 1944 à Buenos Aires, dans la revue *Lettres françaises* (numéro 14), offre *Fictions*, en 1951, dans la collection « La Croix du Sud », chez Gallimard. C'est une découverte pour le public français et européen.

L'aveugle le plus célèbre depuis Homère

Les distinctions pleuvent sur la tête de Borges. Membre de l'Académie argentine des lettres, prix national de littérature (1956), prix Formentor (1961), commandeur des Arts et des Lettres en France (1962), chevalier de l'Empire britannique (1965) et de l'ordre du Soleil, docteur honoris causa de plusieurs universités prestigieuses (Columbia, Oxford, Michigan, Sorbonne)... Il ne cesse d'écrire. Professeur de littérature anglaise, il séjourne aux États-Unis (1962) puis en Europe (1963).

Il se marie finalement avec une amie d'enfance, Elsa Astete Millian, en 1967, et part enseigner aux États-Unis, en Israël (1969). En 1969 paraît le recueil de poèmes *Éloge de l'ombre* Suivent les nouvelles du *Rapport de Brodie*.

En octobre 1970, les époux Borges se séparent - l'écrivain part seul en Islande, la terre de ses sagas bien-aimées. En 1972 paraît *l'Or des tigres*

Les honneurs se succèdent : Buenos Aires le déclare « citoyen illustre », il reçoit le prix Alfonso Reyes à Mexico (1973), il est au Chili grand-croix de l'ordre d'O'Higgins, l'Espagne lui décerne le prix Cervantès (1980), la France le prix Cino del Duca, l'Italie le prix Balzan, le Mexique le prix Ollin Yolitzli, aux États-Unis le prix de la Fondation Ingersoll ; la France le fait commandeur de la Légion d'honneur. Franco Maria Ricci édite luxueusement *le Congrès*, un conte tout à la fois autobiographique et fantastique.

En 1974, avec son vieux complice Bioy Casares, Borges écrit le scénario des *Autres*, le film énigmatique de Hugo Santiago : Borges n'a cessé de s'intéresser au cinéma.

En juillet de la même année paraissent ses *Œuvres complètes* - subterfuge commode pour éliminer définitivement des œuvres qu'il renie : « Je crois que j'ai trop écrit. Mais si écrire beaucoup est une condition nécessaire pour laisser finalement quelques lignes décisives, je ne me repens pas. L'œuvre d'un auteur est une suite de brouillons pour arriver à quelques pages définitives. Il faut travailler une vie entière pour laisser un vers, une fable, un conte, une fiction. Et puis, les erreurs que j'ai commises en noircissant tant de papier m'ont permis d'accéder à la sérénité », déclare-t-il en 1980. Parmi ces pages « définitives », peut-être faut-il compter les nouvelles du *Livre de sable* (1975), que Borges semble particulièrement aimer. Au mois d'août de la même année, *la Rose profonde*, où la cécité occupe à son goût trop de place : « La cécité est une clôture, mais c'est aussi une libération, une solitude propice aux inventions, une clef et une algèbre. »

Le 8 juillet 1975, sa mère meurt, à 99 ans. Le voilà désormais avec Maria Kodama, guide, secrétaire, compagne de chaque heure. À Maria Kodama il dédie les poèmes *d'Histoire de la nuit* - « le plus intime » puisqu'il « prodigue les références littéraires » (1977), et en 1981 ceux du *Chiffre*.

1986. Hospitalisé début janvier à Genève, il se marie par procuration, au Paraguay, avec Maria Kodama, à qui il dédie son dernier recueil de poèmes, *les Conjurés* (« Nous ne pouvons donner que ce qui, déjà, appartient aux autres »). Il emménage dans une maison du vieux Genève lorsqu'il meurt, le 14 juin, d'un emphysème ou d'un cancer du foie, selon des rumeurs diverses, veillé par sa femme et par l'écrivain argentin de langue française Hector Bianciotti.

Opinions politiques

Politiquement, Borges se définit volontiers comme un conservateur et, vers la fin de sa vie, a exprimé ouvertement son scepticisme face à la démocratie. Ce scepticisme transparait dans certains de ses textes. Quand Juan Perón revient d'exil et est réélu président en 1973, Borges renonce à son poste de directeur de la bibliothèque nationale. Opposé à « l'abominable dictature du général Perón », il reste silencieux face aux crimes de la junte militaire au pouvoir en Argentine dans les années 1970, pendant la période qualifiée de « guerre sale ». Le 22 septembre 1976, il serre la main du général Pinochet auquel il exprime publiquement son admiration, ce qui lui coûta le prix Nobel selon sa veuve. Trois ans plus tard, il scandalise encore en disant de Lincoln qu'il était un criminel de guerre.

Ce que le groupe a lu :

Nous avons limité nos lectures aux nouvelles, les poésies étant plus difficiles à présenter dans notre groupe.

- **Fictions :**

Le pluriel signale d'emblée qu'il s'agit d'une réflexion sur la richesse foisonnante de l'imagination. Au nombre de dix-huit, ces contes fantastiques révèlent, chacun à sa manière, une ambition totalisante qui s'exprime à travers de nombreux personnages au projet démiurgique.

➤ **La bibliothèque de Babel :**

Il s'agit d'une bibliothèque de taille gigantesque contenant tous les livres de 410 pages possibles dont toutes les salles hexagonales sont disposées d'une même manière. Les livres sont placés dans des étagères comprenant toutes le même nombre d'étages et recevant toutes le même nombre de livres. Chaque livre a le même nombre de pages et de signes écrits au hasard ; l'alphabet utilisé comprend toujours vingt-cinq caractères.

On peut donc dire que la Bibliothèque contient tous les ouvrages qui ont déjà été écrits ainsi que tous les autres, parmi un nombre immense de livres sans aucun contenu lisible (puisque chaque livre peut n'être constitué que d'une succession de lettres ne formant rien de précis dans aucune langue). Celle-ci est habitée par une race d'hommes qui ne connaît que ce monde, à la recherche du livre ultime, d'une révélation ou de la Vérité.

Cette nouvelle est une métaphore de la littérature et montre une grande influence de la kabbale. Ce qui est stupéfiant dans cette nouvelle, c'est l'érudition de l'auteur, sa précision.

➤ **La Loterie à Babylone :**

Le narrateur, habitant d'une ancienne Mésopotamie de fiction, décrit la mise en place d'une loterie. Peu à peu, le succès aidant, celle-ci évolue : introduction de lots autres que pécuniaires (charges politiques ...), puis de lots négatifs ou nuls pour accroître le suspense (peines de prisons, objets anodins ...). Enfin, la loterie devient secrète et obligatoire. On ne peut plus alors discerner, dans les événements de la vie, ce qui provient de la loterie, ni même si elle existe encore.

➤ **La mort et la boussole :**

"La Mort et la Boussole" est un exemple extrêmement singulier de la structure de la fiction borgesienne. Semblant de nouvelle policière (faisant semblant de pasticher "La lettre volée" de Poe), perfection de la machination, hantise du double, raffinement du crime, détails grotesques, fausses citations mais vraie connaissance de ses références, tout concourt pour en faire l'un de ses grands récits.

Dans cette nouvelle, La Mort et la Boussole (1942), trois meurtres sont commis à intervalles réguliers, le soir du 3 de trois mois consécutifs, aux trois sommets d'un parfait triangle équilatéral. Dans chaque cas est trouvé un message énonçant « La première lettre du Nom a été articulée » (puis la seconde, enfin la dernière.)

Plus qu'un récit, il s'agit d'une construction intellectuelle.

- L'Aleph :

El Aleph est un recueil de dix-sept nouvelles écrit par Jorge Luis Borges, éditées séparément entre 1944 et 1952 dans différents périodiques de Buenos Aires. Le titre du livre est celui de la dernière nouvelle.

On retrouve dans ce livre les thèmes de prédilection de Borges : les nombreuses références littéraires (parfois volontairement fantaisistes), la métaphysique, les labyrinthes, l'infini.

Plusieurs nouvelles ont pour sujet la mort ou l'immortalité. Plusieurs ont pour cadre l'Antiquité gréco-latine ou l'Orient médiéval.

En français, Roger Caillois a traduit et publié quatre d'entre elles en 1953 dans un petit volume, intitulé *Labyrinthes : L'immortel, Histoire du guerrier et de la captive, L'écriture du dieu, et La quête d'Averroès*.

➤ La Quête d'Averroès :

Cette nouvelle raconte les difficultés rencontrées par Averroès, lors de sa traduction de *La Poétique* d'Aristote. En effet, les concepts de comédie et tragédie, tout comme le théâtre sont inconnus aux Arabes de cette époque. Par une mise en abyme caractéristique de son style, Borges établit, à la fin du conte, le parallèle entre les difficultés d'Averroès et les siennes : il lui faut, en effet, comprendre le mode de pensée du savant arabe pour écrire cette histoire.

« Je compris qu'Averroès s'efforçant de s'imaginer ce qu'est un drame, sans soupçonner ce qu'est un théâtre, n'était pas plus absurde que moi m'efforçant d'imaginer Averroès [...]. Je compris [...] que, pour rédiger ce conte, je devais devenir cet homme et que, pour devenir cet homme, je devais écrire ce conte, et ainsi de suite à l'infini. »

➤ Les deux rois et les deux labyrinthes :

"Les deux rois et les deux labyrinthes" prend la forme d'un conte oriental, dans le style des *Mille et une Nuits*, une œuvre que Borges relisait inlassablement. Le roi de Babylone a fait construire un labyrinthe si complexe que même les plus sages de ses sujets s'y perdent. Un jour, un roi arabe lui rend visite. Pour se moquer de lui, le roi de Babylone le fait pénétrer dans le labyrinthe où il erre désespérément, jusqu'à la tombée de la nuit. Il ne trouve la sortie qu'en implorant le secours divin. Rentré en Arabie, il décide de se venger, rassemble ses armées et ravage les royaumes de Babylone. Il capture le roi, l'attache au dos d'un chameau, l'emmène dans le désert et lui dit : « à Babylone tu as voulu me perdre dans un labyrinthe de bronze aux innombrables escaliers, murs et portes. Maintenant, le Tout-Puissant a voulu que je te montre le mien, où il n'y a ni escaliers à gravir, ni portes à forcer, ni murs qui empêchent de passer. » Puis il l'abandonne, le laissant mourir de soif.

Ce conte est paru pour la première fois le 16 juin 1939 dans *El Hogar*. Il est une véritable parabole opposant Borges et Joyce, soit deux pratiques de la littérature. « Le roi de Babylone serait un avatar de Joyce, qui construit une œuvre extrêmement complexe, proche de l'illisible. Le roi des Arabes, lui, ne serait autre que Borges lui-même : même si ses œuvres sont tout aussi labyrinthiques, il cherche de son propre aveu à leur donner la « complexité modeste et secrète » du désert.

- **Le Livre de sable :**

➤ **L'Autre :**

Borges y raconte une rencontre qu'il aurait eue, jeune homme, avec... lui-même, vieil homme, aveugle : un très joli texte où un vieux Borges rencontre le jeune poète qu'il était autrefois. Une superbe variation sur le thème du double, qui inscrit déjà *Le Livre de sable* dans le fantastique le plus subtil.

➤ **Le Congrès :**

Une nouvelle plus ancienne qui ne manque pas d'évoquer la fameuse « Bibliothèque de Babel ». Nous y suivons l'ambitieux projet d'une société secrète qui, à l'instar de la carte parfaite de Lewis Carroll, en vient à englober le monde dans son ensemble... Cette nouvelle, la plus longue du recueil, est précédée d'une citation en français de Diderot : "Ils s'acheminèrent vers un château immense, au frontispice duquel on lisait : "Je n'appartiens à personne et j'appartiens à tout le monde. Vous y étiez avant d'y entrer, et vous y serez encore quand vous en sortirez (Diderot, Jacques le Fataliste et son maître).

➤ **Le livre de sable :**

Cette nouvelle, la dernière du recueil, ouvre sur des considérations au sujet de l'infini en géométrie. Le narrateur fait l'acquisition d'un livre qui lui est présenté par un vendeur de Bible comme étant un livre sacré.
« Le nombre de pages de ce livre est exactement infini. Aucune n'est la première, aucune n'est la dernière. »
Obsédé par ce livre, il finit par décider de le perdre. Cette nouvelle pousse plus loin encore l'idée évoquée dans la Bibliothèque de Babel, qui était quasi-infinie et contenait tous les livres. Ici, c'est un livre qui contient tous les livres.